

«Traité» de l'attitude face à la différence, à la manière de Spinoza

« La **compréhension** implique un engagement en direction d'autrui, ce que la **tolérance**, par définition, refuse. »

- I. Nous allons tenter ici de définir les différentes attitudes qu'adopte l'être humain lorsqu'il est confronté à un autre être humain et à ses différences, qu'elles soient physiques, sociales ou spirituelles. Nous ne traiterons pas des comportements visant clairement à une exclusion ou à un mépris de l'être différent, mais uniquement de ceux permettant aux deux êtres de poursuivre leur vie en parallèle, malgré leur différence. Nous aborderons pour ce faire trois concepts, à savoir la **tolérance**, le **respect** et la **compréhension**.

- II. Présentée comme l'une des vertus fondamentales de l'époque moderne, la tolérance est une attitude qui de nos jours va de soi. Tant et si bien qu'en donner la définition relève du casse-tête chinois, car à force d'utiliser ce concept, il est dans bien des cas déformé... Nous allons néanmoins tenter de déterminer ce que serait le dénominateur commun à ces «égarements»: la tolérance est l'acceptation de la différence d'autrui dans sa manière de penser et d'agir. Elle implique également que l'on ne peut contraindre l'homme qui est différent à adopter un comportement et une façon de penser différents des siens.

»Tolérer, c'est accepter ce que l'on pourrait condamner (...), c'est un peu militer contre soi et l'ordre de ses convictions» Nathalie Zimra

- III. Cependant, l'idée de tolérance sous-entend la supériorité de celui qui veut bien tolérer. La personne tolérée dépend de celui qui tolère et de sa bonne volonté. De plus, partant du principe que toutes les opinions se valent, on ne peut prendre parti, et cela conduit à l'indifférence et au désintérêt. Pour terminer, il faut souligner que lorsqu'on tolère, on attend de n'avoir plus à tolérer: cette idée de délai a quelque chose de gênant...

- IV. Définissons maintenant le respect: selon Kant, le respect découle d'une loi morale qui me contraint à me soumettre à une législation universelle. Quand on respecte quelqu'un, on ne tient pas compte des particularités de cette personne, mais de ce qu'il incarne d'universel. Le respect me pousse à mettre de côté mon amour-propre et ma seule considération. Ainsi, les différences inévitables qui peuvent exister entre les hommes n'ont aucune incidence sur le degré de respect qui règne entre ces hommes. Le respect implique que l'on ne porte pas atteinte à l'objet du respect.

- V. Abordons maintenant le concept de compréhension. Nous pouvons tout d'abord relever une différence fondamentale entre ce concept et les deux étudiés précédemment: contrairement à la tolérance et au respect qui renferment une forme de passivité, la compréhension implique l'action de celui qui comprend autrui. En effet, plus que d'accepter les différences de la personne à qui il est confronté, il cherche à les confronter à sa propre manière d'être, pour en tirer un enseignement. La **compréhension** s'oppose donc à la tolérance, car elle implique un **engagement** en direction d'autrui, ce que la tolérance, par définition, refuse.

- VI. Paradoxalement, nous pouvons remarquer que les notions de respect et de tolérance, souvent confondues, s'opposent. La compréhension se placerait donc plutôt du côté du respect et en serait en quelque sorte la forme «active». La tolérance, quant à elle, serait mise de côté, de par son caractère irrespectueux... Elle marque en effet un refus de confiance et d'engagement envers l'autre.

Qu'est-ce qui t'interdit ?

Qu'est-ce qui t'interdit d'aller à l'encontre de la « normalité » ?

Qu'est-ce qui leur permet de t'interdire d'aimer celle que tu veux chérir ?

Pourquoi se permettent-ils de te faire souffrir ?

Qui sont-ils pour te dire avec qui tu ne dois pas vivre ?

*Comment faire pour qu'ils comprennent
Pour qu'ils te considèrent comme leur fille
Sans regrets ni peine ?*

*Je t'ai toujours vu avec une fille
Cela n'empêche pas que tu sois ma meilleure amie.*

Je ne comprends pas pourquoi tes parents ne t'acceptent pas comme tu es.

Kevin Beauverd 203



Respect et tolérance : guerre de notions

« *Ceux qui respectent digèrent les différences pour en faire des éléments d'enrichissement.* »

Guerre de religion, génocides, racisme et discrimination de tous genres, autant d'événements qui ont marqué l'histoire de l'humanité et qui continuent à la marquer. A la source de ces catastrophes, toujours ce même affrontement des différences, religieuses, culturelles, physiques ou encore sexuelles. Campagne sur campagne, on nous ressasse que seuls la tolérance et le respect sont solutions à ces maux. A force de nous le répéter, ces deux notions nous paraissent synonymes et nous ne nous demandons même plus quels sont leurs véritables sens, leurs véritables portées et leurs véritables différences. Là est le problème ; doit-on tolérer ou respecter les différences qui nous entourent ? Certes le débat ne semble concerner qu'une étiquette mise sur une attitude globale, mais en fin de compte, il met en lumière deux attitudes complètement contradictoires concernant l'accueil des éléments hétérogènes dans notre société.

En effet, pour ce qui en est de la tolérance, l'acceptation semble minime. Selon la définition généralement établie, l'action de tolérer implique de supporter les désagréments causés par autrui. Dans une société telle que celle du XXI^{ème} siècle, totalement multiple, la tolérance impliquerait une certaine concession, il semblerait que les *tolérants* supporteraient à la rigueur la présence d'étrangers dans leur secteur. Un acte physiologique semble être approprié à la comparaison, cette fraction de seconde avant le vomissement, ce faible moment d'équilibre durant lequel il nous semble encore possible de contenir les aliments ingurgités. Une véritable bombe à retardement. De plus, la tolérance est un principe, il n'implique pas réellement l'acteur dans un dialogue : il tolère, c'est-à-dire que « ça ne le gêne pas ». Cette vision des choses implique une totale indifférence : *les homosexuels ne me gênent pas tant que je ne les vois pas* dit-on, ainsi qu'une lâcheté croissante face à des conduites elles-mêmes intolérantes : *Les racistes qui tapent, ça ne me regarde pas. Moi, les noirs, je n'ai rien contre eux.*

Pour ce qui en est du respect, la morale de l'acteur est plus engagée, c'est un sentiment inculqué par une loi éthique. Celui qui respecte cherche dans un premier temps à comprendre l'autre, puis, dans un élan dialectique, passe outre ces différences, dépasse la simple cohabitation passive. Contrairement à la notion de tolérance, le respect atteint plus profondément l'acteur, met entièrement en cause ses propres valeurs et sa propre culture. Il accorde une valeur à cette diversité et, inversement à la notion de tolérance, les digère. En effet, cette phase du métabolisme semble bien marquer la nuance. Tandis que les *tolérants* se retiennent tout juste de vomir, ceux qui respectent, digèrent ces différences pour en faire des éléments d'enrichissement, pour eux-mêmes et pour la société entière.

En conclusion, nous pouvons dire que les notions de tolérance et de respect tendent l'une et l'autre à gérer les différences avec lesquelles nous sommes en contact permanent. Compte tenu des deux réflexions menées précédemment, peut-on se contenter de tolérer l'autre ? Non, la tolérance est l'effort minimal, peut-être capital pour un premier pas mais largement insuffisant et dangereux. Tirons un enseignement de la diversité qui nous entoure, digérons-la, faisons-en une richesse de l'humanité ! Donc, tolérer est un premier pas, osons aller plus loin...respectons !

Au bout de l'idéal, à gauche

« Las, il monta sur son cheval et lui laissa choisir le chemin qui lui plaisait. »

Je vais vous conter l'histoire d'un voyageur. Ou plutôt l'histoire de la fin d'un voyage. Aussi loin qu'il s'en souviene, Indigo a toujours voyagé, accompagné de son cheval et de son chien, c'était tout. Jamais il ne s'encombra de la présence d'autres hommes, ni ne s'attardait trop longtemps là où il s'en trouvait. Indigo n'aimait pas les hommes, tout était toujours trop compliqué, trop déformé, trop sombre avec eux. Sa vie à lui était simple.

Il arrivait un jour dans une ville, on le remarquait à peine et le lendemain il continuait sa route vers un but inconnu. Son chien et lui trouvaient toujours de quoi manger ; les hommes sont si gaspilleurs... Son cheval quant à lui, broutait tout au long du chemin. Indigo ne demandait rien à personne, personne ne lui proposait rien, souvent on le regardait d'un oeil mauvais.

Il commençait à connaître le monde. Son périple l'avait amené à traverser les forêts de l'Hypocrisie, il avait gravi la montagne de la Fourberie et passé le col de l'Ignominie, visité des bourgs malsains tels Egoïsme et Racisme, avait fui de toutes les grandes capitales comme Fric, Business et Arnaque. Plus il en voyait, moins il en voulait. Partout les hommes se montraient si noirs, si mauvais, si destructeurs... Ce n'était pourtant pas faute d'avoir essayé, mais Indigo ne parvenait pas à comprendre ces étranges peuples qui n'arrivaient pas à s'accepter les uns les autres, ne sachant pas communiquer ni apprécier l'instant présent. A la mort de leurs aïeux, au lieu de se souvenir tout ce qu'ils leur avaient raconté, ils se demandaient ce que disait leur testament. Accoutumés aux horreurs de leur monde, ils devenaient insensibles aux carnages et aux guerres. Comme sentiments, ils connaissaient surtout la haine, l'avarice et aussi la peur.

Indigo était différent d'eux, ses pensées beaucoup plus légères et colorées, ses priorités tout à fait opposées. Il ne pouvait se résoudre à croire qu'il soit le seul à penser et vivre de la sorte. C'est ainsi qu'avait commencé son voyage, à la recherche de ceux qui comme lui, avaient compris le sens de la vie, celui que lui donne la contingence de notre présence sur terre et qui dit que nous devons vivre avant tout.

Ainsi, Indigo errait d'une contrée à l'autre, dans des lieux toujours plus sombres, perdant peu à peu l'espoir de trouver un jour l'endroit qui le garderait, chez lui. La solitude le guettait, il commençait à ressentir le besoin de se lier à quelqu'un, à quelque part. Il avait vagabondé des années durant sans trouver nulle part la paix et le bonheur qu'il recherchait. Un jour, las, ne sachant plus où aller, il monta sur son cheval et lui laissa choisir le chemin qui lui plaisait.

suite...

Au bout de l'idéal, à gauche suite...

Bercé par les mouvements du pas tranquille de son cheval et les clopinements de ses sabots, il s'assoupit. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il faisait presque nuit. Autour il n'y avait rien, le désert. Un sol d'une couleur chaude, rendu plus orange encore par le crépuscule. Aucune trace de vie, quelques vagues empreintes témoignant peut-être du passage d'autres hommes en d'autres temps. Il se trouvait sans doute dans les Grandes Plaines de l'Idéal. Tout le monde disait qu'il n'y avait rien au bout de ces terres arides, personne ne s'y rendait jamais.

Indigo ne comprenait pas pourquoi son cheval l'emmenait par ici, lui qui d'habitude était doué pour trouver un endroit où manger et se reposer, le creux d'un ruisseau ou l'orée d'une forêt. La faim et la soif commençaient d'ailleurs à se faire sentir. Son chien qui marchait à côté traînait un peu. Indigo aurait voulu trouver au moins de l'eau à leur donner. Mais il n'avait pas le courage de repartir en arrière maintenant qu'il était au milieu de nulle part, il n'avait aucune idée de la direction à prendre pour retrouver des terres viables. Préférant faire confiance à son cheval, il retomba dans son sommeil. Quelques fois, il rouvrit les yeux, son cheval marchait toujours mais il boitait un peu. Il n'y avait toujours rien autour. Quant à lui, la soif lui tournait la tête et il se rendormait.

Lorsque la lumière du soleil le réveilla pour de bon, son cheval n'avancé plus. Il brouillait. Une herbe d'un vert vif dans laquelle était d'ailleurs couché son chien. A quelques mètres d'eux se trouvait un improbable village, des champs et des maisons aux formes et aux couleurs surprenantes. Indigo s'étira, frotta ses yeux et descendit de son cheval, incrédule. Une petite fille en robe bleue, debout devant sa maison, les regardait. Quand il tourna la tête vers elle, elle courut à l'intérieur.

Indigo soupira. Malgré l'apparence bienveillante et accueillante de ce village, il était à nouveau tombé dans un endroit où les gens se détournaient de lui, le fuyaient. Comme il aurait voulu arriver un jour dans un village joli comme celui-ci et y être accueilli, bienvenu ! Jamais il ne pouvait parler avec les gens qui croisaient son chemin, jamais personne ne lui demandait d'où il venait, où il allait, ni lui proposait à boire pour son cheval. S'il ne voulait pas être regardé de travers ou chassé, il devait de lui-même se tenir à l'écart des maisons où il n'entrerait jamais. Tel était son destin, vivre isolé, rejeté parce qu'il était seul à croire en une vie meilleure.

- Bienvenue à Saint-Mathieu, cher voyageur !

La voix venait d'un bonhomme joufflu et jovial qui s'avancé vers lui, tiré par la main par la petite fille en robe bleue.

suite...

Au bout de l'idéal, à gauche suite...

Bouche bée, Indigo écarquilla les yeux sur cette apparition fabuleuse.

- Vous avez marché toute la nuit ? Vous devez être exténué, venez donc vous asseoir à l'intérieur. Votre cheval peut aller se désaltérer à l'abreuvoir des miens, juste là. Vous avez mangé ? Ma fille et moi préparions justement une tarte aux fraises pour le petit déjeuner, ma femme n'est pas encore levée, ça lui fera plaisir. Vous aimez les fraises ? Il y a du pain sinon, et du bon miel du pays.

Tout en babillant, il l'entraînait vers la maison. Les yeux d'Indigo étaient toujours aussi écarquillés et sa bouche toujours aussi béatement ouverte. Il n'en revenait pas. Tout ce qu'il avait toujours recherché, rêvé, prenait soudain forme devant lui. Il suivit le gars à l'intérieur où ils trouvèrent sa femme, une théière à la main.

- Bonjour ! Elle sourit à son mari. J'ai fait du thé au miel pour aller avec ta tarte. Elle est magnifique ! " Puis elle sourit à Indigo.

- Parfait ! Helena, nous avons un invité, c'est un voyageur qui vient d'arriver à Saint-Mathieu. Comment t'appelles-tu au fait ?

- Indigo, répondit Indigo.

- Enchanté, moi c'est Jules et voici ma femme Helena et ma fille Isabelle. La petite était en train de donner à boire au chien. Indigo était stupéfait. "Enchanté" ? "Un invité" ? Il s'assit lentement sur la chaise que lui présentait Helena, tout en regardant autour de lui. La demeure était chaleureuse, lumineuse et colorée.

- Alors, raconte-nous donc comment tu es arrivé jusqu'ici ?

Alors Indigo raconta. Tandis qu'il goûtait à cette merveilleuse tarte aux fraises, il expliqua à ses hôtes comment, depuis de nombreuses années, il parcourait les contrées à la recherche de chez lui, comment il se sentait différent des autres hommes, comment il avait toujours été le malvenu dans toutes les villes où il s'arrêtait, et aussi sa surprise de ne pas l'être ici.

Lorsqu'il eut terminé son récit et la tarte aux fraises, il se tut et regarda Jules qui lui souriait.

suite...

Au bout de l'idéal, à gauche suite...

- Je pense que tu vas te plaire ! Les raisons qui ont motivé ta quête sont celles qui ont poussé nos ancêtres à s'exiler ici et à fonder notre beau village. Nous vivons en autarcie et selon un mode qui devrait bien plus te convenir que celui du monde duquel tu viens. Je vais te faire visiter le village, suis-moi !

Ils sortirent. Indigo chercha des yeux son cheval, qu'il trouva en train de brouter paisiblement avec les chevaux et l'âne de Jules. Le village commençait à s'animer. Jules l'emmena vers le centre du village, lui montra le marché, la piscine, la bibliothèque, la crèche... Un peu plus loin, sur la gauche, se trouvait l'école Sartre, où l'on apprenait aux enfants à ne jamais faire aux autres ce qu'ils n'aimeraient pas qu'on leur fasse, à ne jamais faire ce qu'ils n'aimeraient pas que tout le monde fasse. Le village se montrait sain et prospère, aucune maison n'était délabrée, aucune n'était à l'écart, personne ne restait seul. Indigo arborait maintenant un large sourire.

- Je vais te présenter à notre doyen, c'est un homme très sage, c'est toujours à lui que nous nous adressons lorsque nous avons besoin d'un conseil. Il a cent huit ans !

Ils s'avancèrent en direction d'un groupe de gens entourant un homme aux cheveux blancs et à la mine réjouie.

- Les amis, Eddy, je vous présente Indigo, un voyageur qui a traversé mille et une contrées afin de trouver notre merveilleuse petite communauté, n'est-ce pas Indi ?

- Oui, je crois bien, répondit Indi.

- Bienvenue ! lui dit le vieil homme en souriant et il lui tendit la main. Indigo la lui serra bien fort. Il avait chaud de l'intérieur. Lui qui ne l'avait jamais été nulle part, voilà qu'il était déjà deux fois le bienvenu dans le même village.

Un petit homme en tablier de cuir, très affairé passa près d'eux à toute vitesse, des outils à la main.

- Alberto, attends, lui cria Jules en s'esclaffant, où cours-tu comme ça ? Viens, je voudrais te présenter un ami ! C'est le maréchal ferrant, ajouta-t-il à l'attention d'Indigo. Le petit homme vint dans leur direction.

- J'ai vu un cheval qui boite là-bas, il doit avoir quelque chose aux sabots, je vais aller vérifier ça !

- Très bien. Voici Indigo, un voyageur arrivé ce matin.

suite et fin...

Au bout de l'idéal, à gauche suite et fin

- Enchanté Indi, moi c'est Albert, bienvenue ! C'est ton cheval là-bas, dans le pré de Jules ? T'en fais pas pour lui, je vais m'en occuper. Et il repartit aussi vite qu'il était arrivé.

Indigo se retourna vers Jules. "Il y va comme ça, sans que je ne lui aie rien demandé ?"

- Oui Indi, c'est ainsi que nous fonctionnons nous autres depuis bien des générations. Nous faisons systématiquement pour les autres ce que nous aimerions qu'ils fassent pour nous. Notre vie en communauté a tout à y gagner puisque ce principe s'applique à tous et que tout le monde le respecte. Ainsi, nous avons toujours quelque chose à faire, selon ce que nous savons faire, services rendus, services reçus, et nous n'avons pas besoin d'argent.

Tous les autres le regardaient avec un sourire bienveillant. Le doyen Eddy lui mit les mains sur les épaules : "Si tu le souhaites et que nos règles te conviennent, tu peux rester avec nous et prendre place dans notre communauté. "

- Tu peux habiter chez moi en attendant que l'on t'aide à te construire une maison, proposa Jules.

Isabelle arriva en courant, pieds nus, suivie de près par le chien d'Indigo qui venait de découvrir qu'il aimait les enfants.

- Est-ce que vous allez rester avec nous Indi ? lui demanda-t-elle en grattant le chien sur le ventre.

Indigo regarda la radieuse petite fille en robe bleue et son chien qui se roulait par terre en remuant la queue plus qu'il ne l'avait jamais fait. Il observa le village et les champs autour de lui. Il aperçut son cheval galoper auprès d'une charmante jument, sans aucun boitement, et Albert qui se tenait un peu plus loin l'air satisfait. Indigo se retourna vers Jules et les autres et leur dit : "Je n'ai plus aucune raison de vouloir partir n'est-ce pas ? Après avoir erré durant toutes ces années à la recherche d'une vie en laquelle j'avais peu à peu perdu tout espoir, me voilà arrivé dans un lieu magique où l'on m'accueille comme je ne l'ai jamais été, moi qui suis différent des hommes que l'on trouve loin d'ici. Je ne pourrai être heureux qu'en vivant ici, comme vous, c'est ce que j'ai toujours voulu. Si je continue mon voyage maintenant, je pourrai être sûr qu'il ne se terminera jamais. Je n'en connaissais pas la fin avant d'arriver chez vous et de vous entendre. Maintenant je sais que nulle part ailleurs je ne me trouverai chez moi, c'est ici le but de ma quête. Je vous remercie tous et je reste avec vous, chez vous, chez moi. La seule crainte qui me hantera encore, c'est celle de me réveiller un jour là où je me suis endormi, au beau milieu des Plaines de l'Idéal, et de réaliser qu'au bout de l'idéal, il n'y a rien. Car moi, j'ai toujours cru qu'il y avait quelque chose."

La différence

*Dans ce pays, nous vous jugeons
Sur cette terre, vous n'avez pas place
De la différence, nous nous plaignons
Vous n'êtes pas de notre de notre race.*

*Au nom de qui ? Au nom de quoi ?
Sur quels modèles nous fondons-nous
Pour enfreindre ainsi la loi
De l'idéal que nous voulons ?*

*Vous n'êtes pas nous
Nous ne sommes pas vous
Mais nous marchons main dans la main
Pour dénoncer, rapatrier
Celui qui ne nous convient pas*

*Une sélection à l'apparence
Une sélection au premier regard
Voilà d'où vient cette vengeance
La peur du cliché ou celle d'une histoire.*

Catherine Fontes 203

Ici et ailleurs

« *Malgré mes habits soignés, je me sentais nu, dévoilé par tous ces regards.* »

Tout était réglé comme une montre suisse. Le dîner fut servi à 8 heures précises. Au fond de la salle à manger, une antique statue grecque contemplant de son regard vide la pièce déjà pleine de monde. Avec une précision d'horloger, une centaine de mains disposaient les canapés de caviar dans les assiettes, selon la forme appropriée. La salle était faiblement éclairée. A travers la baie vitrée, la lune déposait sur toute chose un fin masque d'argent. A table, les abondantes parures rendaient les femmes qui les portaient si belles qu'on les aurait cru venues d'un autre monde. Au dehors, grelottant de froid, le pauvre Lazare contemplant la scène avec envie. Tapi dans l'obscurité du jardin, le vieux mendiant couvert d'ulcères espérait pouvoir se rassasier des miettes du repas. Mais une âme charitable l'ayant démasqué eut le courage de dénoncer sa présence. Aussitôt des bras vigoureux se saisirent de lui. Avec des gestes habiles et contrôlés, il fut rapidement ramené à la sortie. A l'intérieur de la prison d'or et de verre, une femme observait la scène, le regard vague, comme submergé par ses pensées. Les yeux à demi-fermés, elle mangeait une glace au marasquin. Parmi cette assemblée elle semblait presque irréelle. A côté d'elle un homme était tourmenté. Ses yeux chargés de colère examinaient le sol de marbre froid. Puis son regard se chargea de tristesse. Puis, son regard se chargea de pitié : son fils Matthieu, héritier prometteur de l'auguste entreprise familiale, avait annoncé qu'il irait perdre son temps en Afrique pour un ridicule projet d'aide au développement.

Malgré les interminables supplications de mon père, j'ai quand même pris la décision de partir. Après plus de 3 heures de retard à l'aéroport, nous arrivâmes enfin, mon ami Nicolas et moi, au village de *Myumbe Mpenzi* où nous devons rejoindre notre groupe d'aide humanitaire. En chemin, à mesure que nous avançons dans le village, les gens cessaient leurs activités pour nous regarder passer. L'autochtone interprète qui nous accompagnait semblait connaître tout le village. Il marchait droit, la tête relevée et saluait avec une fierté non dissimulée tout les petits Africains que nous croisions. Je sentais leurs regards interrogateurs posés sur nous. Malgré mes habits soignés, je me sentais nu, dévoilé par tous ces regards. Partout où nous passions, des enfants jouaient et riaient. Leurs cris se perdaient dans une tumultueuse clameur qui semblait émaner du village lui-même pour se fondre dans l'immense étendue limpide du ciel. Comme l'heure du repas approchait et que nous passions devant une maison où se préparait le dîner, nous fûmes arrêtés et invités à partager le repas. Nos hôtes nous firent assseoir par terre sur la pierre chaude. Nico et moi avions grande peine à nous accommoder du confort local. Torturés par des crampes, nous prîmes mille positions différentes. A notre grand désarroi, nous dûmes manger avec les mains, tous dans le même plat. J'essayai maladroitement de donner à ma main la forme d'une cuillère. Mais je ne réussis qu'à disperser la nourriture partout hors du plat. Nico, le visage couvert de riz, la tête levée vers le ciel, riait à gorge déployée. Je m'imaginai la tête que mon père aurait faite s'il m'avait vu, à manger avec les mains comme les sauvages. A cette pensée je me mis à rire aussi et, avec une joie partagée, nous rîmes tous ensemble du même rire fraternel.

Pourquoi ?

*Je me souviens de cette personne qui m'a blessé
Depuis je ne cesse de me demander pourquoi.
Qu'ai-je pu faire pour être autant méprisé ?
Qu'ai-je fait pour que tu penses du mal de moi ?*

*Je cherche sans fin les réponses à ces questions,
Sommes-nous donc si différents que tu le prétends ?
Mon esprit hanté par ces interrogations
Se laisse tenter par la haine que tu répands.*

*Après tout, non ! Je ne pense pas comprendre ton choix,
Le terme respect n'a-t-il aucun sens pour toi ?
Mes différences sont-elles la cause de ton dédain ?*

*Si seulement tu avais envie de m'écouter
Tu pourrais t'apercevoir que de mon côté
Je ne peux prendre plaisir à faire souffrir quelqu'un.*

Quentin Gyger 103

Faites pour les autres tout ce que vous voulez qu'ils fassent pour vous (Matthieu ch.7, v.12)

23 heures. J'me dépêche de m'faire à peu près beau, un minimum, même si ce soir ma copine sera pas là. Faut toujours chercher à plaire, même si on est déjà casé, ça fait toujours du bien à son ego quand une fille vous regarde avec insistance ! Non ?

Bref, j'me speed, faut qu'je chope mon bus ! Je prends une bière avec moi sur le trajet, histoire de me mettre en condition, et pour profiter plus vite de ma soirée !

Quand j'arrive, je constate que la fête a déjà commencé depuis un moment vu l'état de mes potes, pas grave, je les rejoindrai assez vite... Et c'est le cas, une demi-heure plus tard je comprends leurs blagues ! Et j'en lance même plusieurs moi-même, dont certaines font beaucoup rire ! Youhou ! Je cartonne !

C'est drôle tout ce monde qu'y a ! Des gens connus d'un peu partout qui se retrouvent dans cette fête ! Des gens du cycle que j'ai pas revus depuis, des gars du local à côté de celui de mon groupe, des têtes croisées par-ci par-là, au collège, ailleurs, des amis plus proches, etc. Comme d'hab dans ce genre de soirée quoi !

Le temps passe vite, j'me rends pas bien compte, et mon état se joyifie au fur et à mesure. J'peux dire ce que je pense, ce que je pense pas aussi, à tout le monde, ceux qui me soûlent comme ceux que j'aime ! De toutes façons, si je dis des trucs qui faut pas, ils pourront bien me pardonner, j'étais bourré ! En fait j'me dis que si on croit que l'alcool désinhibe, c'est juste parce qu'on se permet plus de trucs parce qu'on a l'alcool comme excuse... J'sais pas, faudra qu'j'y réfléchisse !

Ce qui est bien aussi, c'est le contact avec les gens, on les touche plus, plus facilement ! Y a rien de mal, on s'encouple un peu, on se rattrape sur l'autre, de préférence une fille jolie ! Ou alors, pour les plus sages, comme moi, on en est juste à demander une cigarette et à draguer un peu plus librement ! Et encore, je dis draguer, mais c'est pas vraiment de la drague, juste ce fameux jeu de séduction qu'il y a obligatoirement dans toutes les relations filles-garçons ! Et là, on se laisse aller un peu plus loin ! C'est tranquille, on fait rien de mal, et ça nous réconforte de voir qu'on plaît à d'autres personnes que celle avec qui on est déjà depuis un moment ! En général, je contrôle toujours à peu près ! Là ce soir, ça se passe entre Jess et moi ! Jess elle est franchement bonne ! Le genre de bombes qu'on croise de plus en plus souvent, avec des pantalons blancs super moulants, un petit string qui sert à rien tellement on voit tout ! Et le haut, aïe, j'espère qu'elle se rend pas compte comme cette fente entre ces deux seins aspire mes yeux ! Ma copine me semble tellement plus coincée... Finalement, c'est pas plus mal, ça me ferait chier qu'elle s'habille comme ça et que des gars la matent comme je mate en ce moment Jess ! Le pire, c'est qu'elle salope sort avec Fred ! Comme ça m'soulerait à sa place que ma go s'affiche comme ça... Je m'en fous de tout ça, là elle me chauffe et ça me plaît ! On va voir jusqu'où elle va ! Moi je mettrai de toutes façons les barrières quand ça deviendra limite ! J'ai toujours réussi à le faire ! Et même avec Jess, c'est pas la première fois qu'on s'aime bien ouvertement ! Donc voilà, cette soirée se passe très bien ! Et je suis de plus en plus chaud !!! Youhou !

suite...

Faites pour les autres... suite...

« J'me rends pas bien compte et mon état se joyifie au fur et à mesure. »

Tout à coup je me dis que Fred, que j'connais quand même pas mal, serait pas trop content s'il nous voyait là, à nous marrer, en fumant et buvant, toujours plus près l'un de l'autre ! J'imagine deux secondes la situation inverse, ma copine et Fred... l'horreur ! Je supporterai pas, mais ça peut pas arriver, ma copine m'aime ! Ça veut pas dire que moi je l'aime pas, c'est juste que là, en ce moment précis, je veux pas y penser. On a le droit de s'en foutre de temps en temps, non ? Et de toutes façons, on fait rien de mal, on s'embrasse pas, on se touche pas trop !

Enfin...

Y a de moins en moins de monde autour de nous, et ceux qui sont là sont vraiment défauts ! Moi je tiens encore bien debout, mais me poser sur un canapé ne me dérangerait pas ! Merde, ils sont occupés ! On monte à l'étage voir si y a pas un bon plan pour se poser ! Sans aucune arrière pensée, en tout cas de ma part ! Là ! Ça a l'air bien ! Y a un lit, et y a du monde que j'connais, ce qui nous évite une situation gênante, ç'aurait quand même été bizarre de se poser les deux si y avait personne !

Jessica est toujours plus proche de moi ! J'espère que mes potes qui sont là ne feront pas de commentaires débiles ! J'ai l'impression de sentir leur regard lourd de désapprobation ! Hé les gars, j'fais rien de mal, que j'ai envie d'eux dire ! Le problème c'est qu'ça n'ferait que confirmer leur jugement ! Et le simple fait que j'y pense leur donne raison ! Jess, dans un fou rire, se presse contre moi, je sens ses seins sur mon bras, là je commence à me demander si je serai capable de résister longtemps ! En tout cas, le désir monte, et pas qu'le désir... Merde ! Deux minutes plus tard, la totalité des gens qui étaient avec nous se bougent en bas, à l'appel du four contenant une pizza (véritable création de Dieu pour quand on est dans ce genre d'état !) toute prête, toute chaude, toute ouverte à se faire dévorer ! En peu d'instants, elle est consommée, bruyamment, sublimement ! Quel plaisir ! Plus de pensées, plus rien autour, il faut juste combler ce désir si puissant, mmmhhhh !

Voilà, c'est fait, maintenant on commence déjà à regretter ! A peine le divin moment passé, on se dit merde ! Mais là on est trop bourrés et trop confus pour analyser la chose ! Alors on oublie en s'endormant, et dans les bras l'un de l'autre ! Après ce qu'on a fait, c'est pas le fait qu'on s'endorme nus ensemble qui va changer grand-chose ! De toutes façons on a sûrement fait une connerie, alors autant en profiter tant qu'on en est pas encore à assumer ! Ces dernières tendres minutes sont les plus perverses ! C'est être au fond, et décider d'aller encore plus bas !

Le lendemain, la gêne, la honte, et le mal de crâne nous font vite nous enfuir loin de là ! Plus jamais on se regarde comme avant, plus jamais je ne regarde ma copine, plus jamais je regarde Fred comme avant ! J'ai tout bousillé ! Comment peut-on être aussi faible, aussi con ?

suite et fin...

Faites pour les autres... suite et fin

A quel moment je me suis oublié ? A quel moment j'ai oublié celle que j'aimais si fort ? Quand mon désir a-t-il dépassé toutes mes lois et valeurs ? Comment ai-je pu oublier à quel point elle souffrirait en apprenant tout ça ? Et « tout ça », juste pour du cul !

Notre chair est-elle si faible face à nos principes, face à l'amour même ? **Le désir, quand on ne veut pas le contrôler, tue notre humanité ! Il tue notre relation d'amour et de partage avec les autres !** Il ne reste plus que moi et ma bite ! Plus que moi et ma faim ! Plus que moi et mon pays ! Plus que moi et ma soif de pouvoir ! Incapable de voir plus loin que mes bas instincts, tous plus primaires les uns que les autres...

Matthias Nussbaumer 401



La Révélation

« Trois « fashion victims » se complimentaient sur leurs tenues respectives. »

« Il paraît que je suis grincheux, toujours en train de rouspéter contre le monde, de lui donner des coups de pieds. Mais, expliquez-moi comment ne peut-on pas s'indigner devant un spectacle quotidien aussi désobligeant? Les principes les plus fondamentaux sont bafoués. Le respect, devenu sujet-bateau, est sorti à toutes les sauces alors qu'on ignore ce qu'il signifie réellement.

La solidarité, on l'aime à la télévision.

La tolérance c'est quoi ?

L'amour n'existe plus.

N'y a-t-il pas de quoi se révolter?! On ne peut même plus espérer, non; l'espoir, ça ne sert à rien de l'attendre.

Il y a deux semaines, j'ai fermé les yeux, j'ai rêvé d'un monde meilleur. J'ai découvert que l'espoir, il fallait le vouloir, aller le chercher dans son trou, le forcer à parler. Emballé dans une rare ivresse de vivre, j'ai ouvert la Bible. Non pour la lire - je n'ai jamais osé - mais pour y récupérer mes trèfles à quatre feuilles secs. C'est ainsi que Matthieu me lança à la vue: «Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux (...).» (Matthieu 7,12). Je venais de trouver une réponse. Je me suis donc mis au travail.

J'avais toujours espéré qu'une admiratrice secrète m'envoie une lettre d'amour sur papier parfumé. J'ai ouvert l'annuaire, trouvé un petit nom sympa qui paraissait être le titre d'un portrait pictural, d'un visage tendre, d'un regard doux. J'ai écrit de tous mes plus beaux mots, j'ai usé de toute mon inspiration amoureuse, j'ai vidé... tout mon parfum. Mélodie Duchamp allait recevoir une belle déclaration, bourrée de fautes d'orthographe, mais certes sincère. Néanmoins, je ne pouvais m'arrêter à ce sentiment de «bonne action». Il me fallait le trouver, cet espoir, ce satané amour du prochain.

Dans la rue tout semblait contre mon projet: un temps exécrable, une bise glaciale, des visages crispés, des pas stressés sous des parapluies baissés. Comment trouver une lueur, rien qu'une minuscule étincelle dans cette ville dégoulinante de morosité. Mais que voulait me faire comprendre Matthieu? Si ne n'avais pas eu de parapluie, j'aurais aimé qu'on m'en prête un. Non, je ne donnerai pas le mien. Pas fou! Ou plutôt égoïste, comme tout le monde. Je restais immobile, les pieds dans la flaque, mes chaussures en toile pompaient, mes chaussettes se remplissaient. Je me mettais en condition d'infériorité. Je voyais les gens du café, ils étaient dedans, j'étais dehors. Mais rien n'avait suscité chez eux de la pitié, un minimum de compassion, un léger sourire triste. Ils étaient trop occupés à rire. J'avais honte d'être humain. Une petite fourmi se «casse la patte», toutes les autres à la rescousse! Dans la fourmilière humaine, on marche sur le blessé. A nouveau grincheux face à cette réalité décevante, je décidai de rentrer.

suite...

La Révélation fin

Dans le bus, deux vieilles dames se disputaient une place assise. Je fus surpris. Alors que j'avais imaginé qu'elles se battraient pour s'asseoir, elles s'armaient de politesse pour rester debout. A force de débattre, elles se trouvèrent chacune «fort sympathiques» et finirent par en oublier le fameux siège.

En sortant du bus, je fus témoin d'un acte étonnant: un jeune homme, sur un banc, referme son roman, lève les yeux et sourit dans le vide. Il pose délicatement son histoire à côté de lui et s'en va. Le livre devint un cadeau pour le prochain à s'installer sur le banc.

Plus loin, les «miracles» continuaient. Un vieux punk, déluré, tatoué tenait la main de sa mère, l'aidant à traverser la route. Deux amoureux se regardaient tendrement, le garçon passa la main dans les cheveux de son petit ami. Je croyais rêver. Un accordéoniste, assis par terre, se vit offrir une rose. Une femme d'affaires à la démarche mécanique et sévère bouscula un enfant, le prit dans ses bras, lui sourit et l'embrassa sur le front. Deux étudiants échangeaient leurs projets d'avenir tout en croquant à pleines dents dans un énorme sandwich, garni, coloré et savoureux comme la vie. Trois «fashion victims» se complimentaient sur leurs tenues respectives. Enfin je voyais! Une tape amicale, un éclat de rire, une grimace, une poignée de mains. Tout s'éclaira. J'abandonnai ma mauvaise humeur, je refermai mon parapluie, il faisait beau depuis longtemps.

Aujourd'hui, je reçois une lettre. Mélodie Duchamp me propose de la rencontrer. Je m'habille, me parfume, rejoint la rue, le «chez moi» de chacun. La solidarité humaine est là, la tolérance et l'amour du prochain existent bel et bien. »

Virginie Messina 408



Lui

*Ils marchaient dans le désert
Mais dans leur cœur ils étaient seuls*

Leur cœur de glace cherchait la chaleur d'un baiser

*Ils guettaient le soleil rouge de feu
Mais il faisait nuit*

*Il avançait aussi
Les yeux rivés vers le ciel
Sans me voir sans sentir ma chaleur*

*Ils marchaient de plus en plus vite
Angoissés par l'idée de la solitude
Avançaient de plus en plus loin
Sans prendre la peine de se regarder*

*Ils ne parlaient pas ensemble se poussaient seulement
Pour être les premiers à voir le soleil rougir*

*Ils s'écartaient les uns des autres
Et même mes cris incessants étaient inutiles*

*Je leur disais que le soleil ne viendrait pas
Mais ils n'entendaient rien*

*Alors je me suis assise sur une pierre
Et j'ai prié le ciel de les rassembler*

*Mes larmes n'ont fait venir personne
Ils étaient tous occupés à chercher le soleil dans la nuit*

*Et il s'est arrêté pour me regarder pleurer
Dans mes yeux il a vu le soleil se lever*

Sonnet

*Ils sont tous devant moi et personne ne dit rien
Ils se ressemblent tous, mais sont tous différents
Il faut très vite agir ou on va tous souffrir
Je ne puis regarder tous ces gens se détruire*

*Pourquoi font-ils tous ça, pourtant ils sont pareils
Je ne comprendrai pas, jamais je ne saurai
Pourquoi ils pensent comme ça, pourquoi ils voient le mal
Il faut faire quelque chose, pourquoi personne ne bouge*

*S'il vous plaît, arrêtez, ils ne vous ont rien fait
Ils ne méritent pas ça, la souffrance de vos coups
S'il vous plaît aidez-moi, je ne veux pas voir ça*

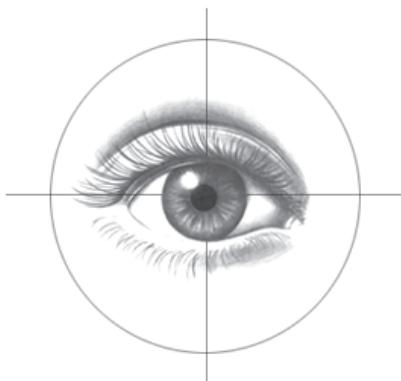
*Vous pensez être mieux parce que vous êtes blancs ?
Vous avez vos idées et nous les respectons
Mais respectez les autres, c'est le plus important*

Morgane Kuster 103

En guise d'envoi

Quelles que soient nos convictions religieuses ou nos croyances personnelles, la règle d'or qui, dans toutes les traditions, recommande de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'autrui nous fasse, constitue toujours un enseignement que nous ne pouvons dédaigner et qu'il devient même pressant d'appliquer si nous désirons sincèrement améliorer nos conditions de vie commune et individuelle. La misère et les épidémies du Tiers-Monde nous affectent presque autant que l'augmentation des suicides et de la délinquance. Notre histoire l'a assez prouvé, et l'omniprésence des médias nous le rappelle, nous ne pouvons ignorer éternellement la souffrance des autres, car elle finit toujours par atteindre notre univers douillet et confortable, avec l'arrivée massive d'immigrés, la prolifération d'une épidémie ou les retombées économiques. Un effort est certes requis pour que les hommes s'offrent un respect mutuel (qu'ils portent normalement à eux-mêmes et non aux autres), mais ne vaut-il pas la peine d'être fourni s'il peut nous permettre de vivre ensemble, heureux et sans conflits ? De préserver un petit coin de forêt pour les peuples qui y ont toujours vécu et ne désirent pas en sortir ? De faire disparaître les mines antipersonnelles ? D'épargner aux hommes des catastrophes telles qu'à Tchernobyl, Bhopal, Minamata... ? Et si tous les conflits, les guerres, les génocides, les massacres proviennent fondamentalement d'un manque de respect, avons-nous le droit de refuser cet effort ?

Maroussia Bednarkiewicz 403



Nicolás Guillén et la poésie noire

Respect et esclavage

Apprendre une nouvelle langue est avant tout une ouverture sur le monde. La langue espagnole – au-delà des préjugés stéréotypés – m’a permis de découvrir dans le cadre du cours de quatrième année OS, une culture lointaine, différente de la nôtre. Effectivement, à travers la lecture de textes d’un célèbre poète cubain, Nicolás Guillén, je me suis familiarisée avec une culture musicale et littéraire recelant de riches mystères...

Nicolás Guillén, poète du début du XXe siècle originaire de Cuba, nous propose à travers ses recueils de poésies plus qu’une simple chronique de l’histoire de son pays. Il nous offre un voyage intellectuel dans un univers de souffrances, univers noir, eldorado de l’exploitation et de la bêtise humaine. Représentant de la poésie afro-cubaine en langue espagnole, il s’implique au nom des masses oubliées et s’identifie aux exploités dont il se fait porte-parole. Dès lors, il devient difficile de considérer ce poète et son œuvre indépendamment du contexte historico-géographique dans lequel il évolua. En effet, l’histoire de l’archipel fait partie intégrante de son œuvre créatrice et se transforme alors en un élément essentiel à la compréhension du poète. Conscient de son évolution et de l’influence des éléments extérieurs à la formation de son identité, Nicolás Guillén utilise ces « ingrédients » dans un but créateur ; ce que Freud considérerait comme une blessure narcissique – blessure narcissique de Darwin – il parvient à la sublimer par l’écriture féconde, par le travail de création.

Le questionnement au sujet de son identité cubaine – identité métisse : éléments indigènes, européens et noirs africains – s’est transformé pour Nicolás Guillén en un guide créateur. Ceci explique sans doute les thèmes de prédilections de ce poète en quête de vérité et de justice. Ses poèmes évoquent, en effet, l’esclavage ayant régné à Cuba durant plusieurs siècles (du XVIe au XIXe siècle), et transmettent ainsi le cri de désespoir de populations oubliées. Humilié dans son intégrité cubaine, solidaire avec ses compatriotes, il se compromet afin de dénoncer les attitudes inhumaines des « conquistadores » blancs à l’égard des populations dites « inférieures ». Taínos ou Yoruba, Nicolás Guillén en fait un seul peuple uni et solidaire, irrespecté et massacré par des colonisateurs arrogants. Leur souffrance nous est communiquée dans différents poèmes, par exemple dans « Balada de Simón Caraballo » : poème retraçant la vie d’un esclave désespéré qui se meurt. « West Indies LTD » est également un poème intense qui suggère les conditions de vie misérables des esclaves, pour qui la mort semblait être une amie « Si me muriera ahora mismo, mi madre / ¡Qué alegre me iba a poner ! ». La monotonie de leur vie est clairement suggérée dans le triste poème « Caminando », sans oublier le travail physique éreintant rappelé de manière allusive dans le poème « Sudor y látigo ». Tant de textes dédiés à la mémoire « d’un peuple » massacré physiquement et moralement sous prétexte d’infériorité et de sauvagerie, prétexte qui semble, aujourd’hui, dénué de sens.

suite...

Nicolás Guillén et la poésie noire

Respect et esclavage suite

Bien sûr, Nicolás Guillén ne se contente pas de son rôle de « messenger » et développe sa démarche poétique dans une optique plus engagée. Non content de faire part de la souffrance des peuples réduits en esclavage, il dénonce et critique *directement* le comportement des colons blancs. Dans « Balada de Simón Caraballo », il nous transmet la description d'un colon stéréotypé : « [...] con su palo y su revólver, / y con el odio en la cara [...] ». Le ton est donné, les mots sont dévoilés sans aucun tabou : bâton, revolver, haine. Le caractère violent, irrespectueux – et même intolérant - des colons est ouvertement exposé et ainsi soumis à la critique.

Toutefois, il n'est pas suffisant de traiter de la souffrance des esclaves pour être un parfait représentant du mouvement de poésie noire afro-cubain. Plus complexe que ceci, ce courant littéraire possède un style propre qu'il convient d'analyser. Musicalité, éloge des sonorités, mélange d'harmonies, rythmes particuliers¹ telles sont les caractéristiques de ce mouvement littéraire innovateur. Nicolás Guillén par ses recherches et son goût pour la nouveauté contribua à sa création, ses textes étant peu à peu regroupés sous l'appellation « poésie noire ». Très rapidement, à la lecture de ses textes, nous remarquons – tout d'abord – l'aspect rythmique très développé de ses poèmes. Comme s'il s'agissait de conserver intacte la mémoire de ces peuples pour qui la tradition orale était sacrée, il nous propose un voyage intellectuel en musique, au rythme des tambours d'Afrique et des « sonos » cubains. L'un des plus beaux poèmes de Guillén à cet égard est sans doute « Canto Negro » tiré du recueil « Sóngoro Cosongo » écrit en 1931. Tous les éléments musicaux sont perceptibles dans ce texte : le rythme soutenu donné par le claquement des tambours d'Afrique (onomatopées : « Tamba, tamba, tamba, tamba. »), les chansons, la danse, la fête... Comme une « transe religieuse », ce texte possède le pouvoir de nous transporter dans un univers où les esclaves sont rois et dansent, où les « maîtres » ne sont plus les bienvenus. Bien sûr, ceci n'est qu'un rêve et Nicolás Guillén le suggère lors du dernier vers du poème : « !Yamba, yambó, yambambé ! » – qui semble aussi joyeux que les autres mais qui revêt un caractère réaliste. En effet, par sa structure 1-2 / 1-2 / 1-2-3, il nous rappelle que nous ne sommes pas en Afrique mais bel et bien à Cuba, pays où se chante des « sonos »....

D'autres poèmes de Nicolás Guillén peuvent être perçus comme de véritables apologies des sonorités et de la musicalité, textes par ailleurs propices à être mis en musique²... Nombreux sont ceux qui présentent une forme circulaire suggérant le caractère éternel de cette musique nécessaire aux esclaves ; caractère éternel confirmé par ce vers tiré de « Son Numéro 6 » : « !qué el son de todos no va a parar ! ». Finalement, même s'il ne s'agit que d'une image symbolique, musique et littérature sont autant d'échappatoires à la réalité qu'il est nécessaire d'exploiter dans des situations extrêmes.

suite et fin...

Nicolás Guillén et la poésie noire

Respect et esclavage fin

La poésie noire est donc un mouvement littéraire complexe qui propose de marier des thèmes sombres et sérieux à un style littéraire musical et joyeux. Le choc entre signifiant et signifié est peut-être le moyen le plus subtil de dénoncer les ravages de tragédies tels que l'esclavage et plus généralement le manque de respect. Le défi de création non-négligeable que Nicolás Guillén – en tant que représentant de ce mouvement – s'est proposé de relever a fait de lui l'un des plus grands poètes du XXe siècle.

Iglesias Magali 402

¹ Voir à ce sujet la création de Dragonneti pour le Chœur du Collège De Saussure ; les spectacles ont eu lieu le 7 au Collège De Staël et 8 mai au Collège Calvin, plus d'infos sur <http://www.edu.geneve.ch/po/stael/animation/Sensemaya.pdf>

¹ Plusieurs de ses poèmes ont d'ailleurs été mis en musique ; par exemple : « Tengo », « Mi patria es dulce por fuera », voir aussi la création de Dragonneti (note 1).

